

BERNARD DECOTTIGNY LA RÉCOMPENSE



Bernard Decottigny

La Récompense

© Bernard Decottigny, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-3214-9

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À Marie pour sa relecture attentive et ses conseils

Chapitre 1

« Daedalus interea Creten longumque perosus ». « Alors ? » avait tonné le prof de latin de sa belle voix chaude et sonore, « J'attends ! ». « Euh... » avait répondu Tony en cherchant à gagner du temps. « Et puis ? ». « Ben euh ... Dédale... ». « Oui ! On sait ! Mais encore ? » reprit le prof en chantonnant, emporté par son accent wallon, la bouche en cul de poule. Mal à l'aise, Tony avait lâché : « Dédale était depuis longtemps fatigué par les crétins... les chrétiens... enfin je veux dire les Crétois... non ? ». Silence. Rires étouffés dans la classe. C'était une connerie, bien sûr, il l'avait fait exprès, pour faire rire les autres, sans penser que ça pouvait être insultant. C'était ce que le texte lui inspirait à première vue. Et puis, Ovide, Dédale et Icare, le Minotaure... Une histoire pas possible, tirée par les cheveux, sans intérêt ! Pas motivé, il n'avait rien préparé. Conclusion : dehors avec une colle pour le mercredi suivant.

Pourquoi cette scène, lui était-elle revenue à la mémoire ? Ici ? Maintenant ? Sans doute le sentiment d'enfermement et la peur de ce qui l'attendait. À plus de vingt ans de distance, il venait enfin de comprendre la panique de Dédale coincé avec Icare dans ce labyrinthe à la merci du monstre. L'idée de s'envoler pour en sortir ne le faisait plus rire. Pour un peu, attendri par le souvenir, il aurait versé une larme. Ce n'était pas le moment ! Surtout pas ici ! Pendant quelques secondes, l'évocation de cette anecdote l'avait extrait du présent et éloigné son angoisse. Mais elle était revenue, plus forte. Tout y contribuait. La chaleur, pour commencer. Une chaleur humide dans cette salle à l'atmosphère rendue pestilentielle par la promiscuité. Quarante hommes – au moins ! - suant, transpirant de peur, d'angoisse, de colère, de désespoir, de fatigue. De maladie aussi. De folie parfois. Et puis le bruit. Les cris de bête poussés par certains, les cris de fureur par ceux qui ne les supportent plus, l'écho qui mélange tout en une gigantesque cacophonie amazonienne, broyant les destins, les fautes, les regrets,

les injustices aussi, en un bruit assourdissant dépourvu de toute humanité. Plus les autres, de l'autre côté des barreaux, avec leurs uniformes, leurs regards méprisants, ou leur indifférence. Obligés d'être là, eux aussi. Après tout se disait Tony, de quel côté des barreaux est vraiment la prison, à partir du moment où on est contraint d'être dans cette salle ? Enfin, 'faut pas déconner' s'admonestait-il aussitôt, ils n'ont pas de menottes, eux ! Et aussi, de notre côté, personne ne peut aller pisser tout seul. Ni quand il veut. Et puis les fers aux pieds et aux mains ! Pour l'heure, l'une est attachée deux mètres plus haut par une longue chaîne au plafond de la cage et l'autre à la main courante qui serpente dans cette même cage elle-même placée au centre de cette immense salle où résonnent les vociférations, les rugissements et lamentations. Impossible de s'asseoir, la chaîne est trop courte et, de toute façon, il n'y a pas de banc. Régulièrement il lève une jambe, puis l'autre, courbe le buste aussi, le plus possible, histoire de vaincre l'engourdissement de ses membres et de soulager le mal qui le gagne au bas du dos. Penser à autre chose. Comme en plongée dans les eaux troubles d'une carrière inondée, pour ne pas se laisser envahir par l'angoisse.

«Tu le prends ton bol ou je te le mets dans la gueule moi-même ? ». Son voisin. Qui traduisait en italien ce que le gardien éructait en anglais. Manifestement ça lui faisait plaisir de traduire une phrase comme celle-là. Sûr qu'il en rajoutait ! Quoique... C'était l'heure du « repas ». Tony était à nouveau « dans la lune » comme lui disait souvent sa grand'mère quand il était petit. « Fortitudo ! Je te parle ! ». Fortitudo ! Ça aussi, ça avait fait rire le prof de latin. Courage ! Jusqu'alors, il ne s'était jamais rendu compte qu'il s'appelait Antoine Courage ! Son père lui avait toujours dit « Fort comme Fortitudo ! ». S'il avait su que ça voulait dire « courage » en latin, il en aurait été fier. C'était un courageux, le père ! Mort depuis longtemps. La mine. En Belgique, loin de son pays. La mère avait suivi deux ans plus tard. Ça valait peut-être mieux. La mort leur épargnait la honte de savoir leur fils en prison. Même si c'était en Géorgie, en Amérique ! Il en avait tant parlé, le vieux, de l'Amérique et du cousin Franco qui était parti là-bas et qui était devenu riche, lui, au lieu de crever en Belgique

les poumons noirs de charbon, comme lui. Son frère, sa sœur, eux, se foutaient pas mal de Tony ! Même, ils seraient contents de ce qui lui arrive. D'accord, il ne leur avait valu que des ennuis jusqu'alors. Il n'avait ingurgité que la moitié du contenu du bol. Pas seulement parce que c'était insipide. Pas seulement parce que ce n'était pas facile avec une seule main, mais surtout pour éviter le plus possible d'avoir à pisser ou à chier dans cette situation. L'humiliation d'être conduit aux toilettes par un garde chiourme en traînant les chaînes, d'être observé pendant que ... Combien de temps cela allait-il encore durer, il n'en avait aucune idée. Il était en cage depuis, sans doute, plus de 24h. Plus précisément il n'aurait pu le dire, car on lui avait enlevé ses vêtements, ses objets personnels, sa montre. On l'avait habillé du costume de la prison : une veste et un pantalon de toile bleue. Des tongs aux pieds. Ce qui était sûr c'est qu'il avait passé la nuit car même debout, il s'était endormi. Plusieurs fois. Son voisin, Adriano, qui semblait connaître les lieux et les habitudes et qui l'avait pris en sympathie, sans doute parce qu'il était italien lui aussi, lui avait expliqué que les détenus faisaient la file avant d'être présentés au procureur, lequel le mettrait au courant de ce dont on l'accuse exactement. « Pas besoin avait rétorqué Tony, je sais très bien ce qu'on va me reprocher ! ». « Que tu crois ! » avait répondu Adriano. « Je ne veux pas savoir ce que tu as fait, mais tu penses sans doute avoir commis un délit... ils t'en trouveront dix, quinze, ou vingt, auxquels tu n'avais jamais pensé ! Et puis ils t'annonceront que tu risques cent ou deux cents ans de prison. Ou plus ! Pour te déstabiliser. Pour te plomber le moral. Alors un conseil : ne les contredis pas ! Mais ne te laisse pas aller ! ». Pour faire bonne figure devant Adriano, il l'avait même remercié. Mais s'il avait pu, il se serait couché par terre pour pleurer et puis mourir. Pas possible avec ces chaînes. Enfin on était venu le chercher. Adriano, qui était arrivé avant lui et qui attendait toujours – « Récidiviste ! » avait-il jeté en guise d'explication en pointant son index vers sa poitrine – lui souhaita bonne chance et lui rappela son conseil : « Ne les contredis pas ! ». Les membres toujours entravés par des menottes et des chaînes, sautillant de son mieux, il fut tiré, poussé, bousculé

jusqu'à un petit bureau sans fenêtre où un individu qui se présenta comme étant le « procureur » - enfin il avait prononcé quelque chose qui ressemblait vaguement à « attorney », le même mot qu'Adriano avait répété au moins vingt fois avant de lui expliquer que ça voulait dire « procureur » - l'invita à s'asseoir en face de lui. Après l'avoir observé attentivement, il ouvrit un dossier et se mit à lire tout haut. Tony n'y comprit rien. À part la date, le 23 juillet 1995, parce que c'était écrit au dos de la farde tenue en évidence par le procureur, son nom, répété quelques fois et celui de la société qui l'employait, il ne put s'accrocher à rien de familier dans ce discours. Personne non plus pour traduire. Une question qui évoquait sans doute son « accord », du moins c'est ce qu'il pensa, lui fut posée. À tout hasard, se souvenant de ce qu'Adriano lui avait conseillé, il répondit « yes ». D'un geste, « l'attorney » l'invita à signer. Il signa. Au retour, on le remit en cage. Loin d'Adriano qui lui fit un petit signe. Cela dura quelques heures. Deux ou trois, peut-être plus. Tony avait définitivement perdu la notion du temps. Enfin, on l'emmena dans une cellule. Il était seul. L'endroit sentait le moisi, la pourriture. Dans les encoignures, l'urine prenait le dessus. Malgré la pénombre, il aperçut une souris sous un des lits. Pas surprenant. On lui avait prédit des rats. Alors des souris, après tout, c'était une bonne nouvelle ! Deux structures de deux lits superposés meublaient la pièce. Il ne serait pas toujours seul. Pour ne pas pleurer devant ses futurs compagnons de cellule, il se dit qu'il valait mieux penser à sa famille maintenant. Jessica et sa fille, Lina, qui devaient se demander où il pouvait bien être. Les larmes vinrent facilement. Et même plus qu'il ne l'aurait cru, au point d'être agité d'irrépressibles spasmes nerveux. Un bruit métallique sec, répété par deux fois, lui rendit ses sens. Par un vasistas un gardien lui fit passer un bol rempli cette fois d'un brouet pas plus identifiable par la vue que par l'odorat, mais qui semblait contenir de la viande. À peine l'avait-il entamé que la porte s'ouvrit laissant passer deux autres gardiens qui, sans un mot, sous la menace de leur arme, entreprirent de lui passer des menottes aux pieds comme aux mains pour ensuite l'extraire de la cellule sans ménagement. « Hurry up ! Move your ass ! ». Tony ne comprenait pas, se retournait. Il

s'aperçut tout de suite que ça les énervait et décida d'avancer du mieux qu'il put sans rien dire. Ils l'emmenaient au parloir. On le fit asseoir devant une vitre maculée de traces de doigts, d'auréoles, de projections diverses, percée de petits trous à hauteur du visage, derrière laquelle une jeune femme avait pris place. Ce qu'elle lui dit, il ne le comprit pas. En français et puis en italien, à grands renforts de gestes, il tenta de lui indiquer qu'il ne comprenait rien. Un sourire apparut sur le visage de son interlocutrice et, sur une page du carnet qu'elle tenait sur ses genoux, elle écrivit : « Suo tuo avvocato. ». À son tour, Tony esquissa un sourire. Du coup, il s'aperçut qu'elle était jolie et, tout aussi soudainement, prit conscience de sa propre apparence. Il se passa la main dans les cheveux, histoire de paraître plus présentable, avec un bruit de ferraille qui amena un nouveau sourire sur le visage de la jeune femme. Ça lui fit chaud au cœur à Tony. Il y avait très longtemps – était-ce même jamais arrivé ? - qu'une jeune et jolie femme lui ait souri comme ça. Sa famille était-elle italienne ? Son père s'appellerait-il Franco par hasard ? Tony avait besoin de rêver. Mais, non, elle n'avait pas de famille en Italie, mais elle y avait passé deux ans dans le courant de ses études. Elle avait appris la langue. C'était déjà ça... En une heure, car le temps leur était limité, il comprit qu'il était accusé de complot contre les Etats Unis, de vol et de recel de secrets stratégiques, de transactions financières illicites, et de beaucoup d'autres méfaits auxquels il n'entendait rien même expliqués en italien. Il apprit aussi qu'il risquait la peine de prison à perpétuité ou, au mieux, 250 ans, ce qui, sans même avoir besoin de calculer, revenait au même, conclut-il ! L'empathie qui émanait du visage, pourtant devenu grave, de Jenny l'empêcha de céder à la panique sans toutefois le préserver d'un sentiment de désespoir absolu. La prison à perpétuité. Enterré vivant !

« Ne vous affolez pas ! Je reviendrai et vous m'expliquerez tout ! Nous aurons plus de temps ! ». Tu parles, pensa-t-il... 250 ans !

Deux jours plus tard, sans nouvelle, le doute qu'elle revienne comme promis s'installa sournoisement. Entretemps, il avait pu contacter son frère. Giuseppe, après quelques explications sommaires ne voulut pas en entendre davantage :

« T'as toujours été doué pour faire le con, mais là, je pense que tu as atteint le sommet de ta carrière ! ». « Encore que ! », ajouta-t-il, avant de conclure : « Ne compte pas trop sur moi. Ou même pas du tout ! Salut ! » et il raccrocha.

Une semaine d'enfer passa sans aucun signe de Jenny l'avocate. Il dormait peu. Deux autres détenus partageaient désormais sa cellule. Tous les deux inquiétants. L'un parce qu'il ne parlait pas, l'autre parce qu'il parlait trop. Dans une langue qui, à son avis, n'était pas l'anglais. Peut-être une langue slave.